

Louis DE BONALD, *Œuvres choisies, I. Écrits littéraires*, édition de Gérard GENGEMBRE et Jean-Yves PRANCHÈRE, Paris, Classiques Garnier, « Bibliothèque du XIX^e siècle », n° 2, 2010, 378 p.

Les anti-Lumières sont décidément à la mode. Récents travaux collectifs consacrés à la « critique de droite » ou aux « arrière-gardes » ; renouveau éditorial de Joseph de Maistre - auquel s'ajoutent les études monographiques de Jean-Yves Pranchère (*L'Autorité contre les Lumières. La philosophie de Joseph de Maistre*, Genève, Droz, coll. « Bibliothèque des Lumières », 2004), Marc Froidefont (*Théologie de Joseph de Maistre*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Études romantiques et dix-neuviémistes », 2010), Carolina Armenteros (*The French Idea of History: Joseph de Maistre and His Heirs, 1794-1854*, Ithaca (NY), Cornell U.P., 2011) ou Richard Lebrun (Carolina Armenteros et Richard A. Lebrun (dir.), *Joseph de Maistre and his European Readers: From Friedrich von Gentz to Isaiah Berlin*, Leiden, Brill, coll. « Studies in the History of Political Thought », 2011) ; succès apparemment durable d'une catégorie attrape-tout comme celle d'« antimoderne » (Marie-Catherine Huet-Brichard et Helmut Meter (dir.), *La Polémique contre la modernité. Antimodernes et réactionnaires*, Paris, Classiques Garnier, collection « Rencontres », 2011) : autant de signes attestant l'attractivité nouvelle d'une constellation longtemps dédaignée, disqualifiée au nom d'un progressisme qu'il est désormais convenu de railler. Au moment où quelques « nouveaux réactionnaires » (pour reprendre la formule contestée de Daniel Lindenberg) défrayent la chronique en vendant leur absence de complexes comme une marque de courage, cette curiosité retrouvée pour les anciens réactionnaires constitue, en elle-même, un phénomène qu'il ne serait pas vain d'analyser.

Dans le cas de Louis de Bonald, l'intérêt scientifique d'une réédition paraît d'emblée évident. Dû aux soins de J. Y. Pranchère et G. Gengembre, ce volume permet en effet de mesurer l'importance d'un théoricien généralement plus familier des politologues que des historiens de la littérature. Il rappelle utilement que l'idée moderne de « littérature » fut notamment forgée par des penseurs aujourd'hui extérieurs au périmètre de nos Lettres modernes et parfois étrangers, pour cette raison même, à nos intérêts de connaissance. Non seulement ces écrits n'ont rien de marginal dans la production de leur auteur, mais ils jouèrent un rôle non négligeable dans les débats postrévolutionnaires sur le statut philosophique et l'horizon de connaissance propres à l'entité nouvelle dite « littérature ». Leur prise en compte aide à mieux mettre en perspective nos propres conceptions, donc à ne pas projeter sur le XIX^e siècle une acception anachronique de notre objet d'étude. Dans la mesure où cette rentabilité scientifique transcende les clivages doctrinaux, il est à souhaiter que l'intérêt légitime et fécond pour des corpus « impurs » ne se limite pas aux penseurs réactionnaires et que les opinions littéraires de leurs adversaires suscitent, à leur tour, une curiosité comparable. À défaut, les effets éditoriaux de la prétendue (mais plus que douteuse) mort des idéologies apparaîtraient bientôt comme les symptômes d'une nouvelle idéologie, bien vivante celle-là.

En attendant, ce volume des *Écrits littéraires* bonaldiens apporte une pierre importante à l'archéologie critique de l'idée moderne de littérature en France. Équipé d'un précieux index des noms et d'une bibliographie (que l'on complètera en lisant le très riche appareil de notes), il rassemble seize textes parus, pour la plupart, dans la presse impériale. Certains sont restés célèbres, comme « Du style et de la littérature » (1806), « Réflexions philosophiques sur le beau moral » (1807), « Questions morales sur la tragédie » (1807) ou encore « Des progrès ou de la décadence des lettres » (1810). Les historiens du théâtre liront aussi avec le plus grand intérêt les réflexions anti-spectaculaires présentées dans « De l'art dramatique et du spectacle » (1810). Dans une introduction très éclairante qui prolonge ses travaux bien connus sur la mouvance contre-révolutionnaire, Gérard Gengembre met en relief la solidarité

des pans respectivement social, politique, religieux et littéraire qui composent le système bonaldien. Il y revient naturellement sur la définition de la littérature comme « expression de la société », formule fameuse dont il recontextualise « la mise sur le marché des idées littéraires » (le succès foudroyant de cette expression autorisera Jean-Jacques Ampère à parler, dès 1825, d'un nouveau « lieu commun »). Non sans nuances, G. Gengembre présente les principaux aspects de la « mutation historiciste » ici à l'œuvre. Mutation réelle mais incomplète, comme le montre la tension entre la souplesse apparente d'un système d'explication historique et la raideur inflexible d'une critériologie normative. Si Bonald rapporte en effet la physionomie littéraire d'une époque à l'état de la société (et au degré d'avancement de sa *constitution* entendue au sens dynamique de processus), il y a très loin de ce contextualisme à une quelconque relativité dans l'ordre des jugements esthétiques. Bloquée au stade de l'explication, la relativité ne déborde jamais sur le terrain de l'évaluation – où elle dégènerait, à ses yeux, en dangereux relativisme.

Cet édifice théorique repose sur les redéfinitions conjointes de la nature et de l'histoire. Renversant le schéma rousseauiste, Bonald déplace l'état de nature pour en faire l'objet d'une longue reconquête : « l'homme est naturellement mauvais, résume G. Gengembre, il devient bon par la société [...]. On conquiert sa propre nature. Voilà le sens de l'Histoire : la réalisation d'une potentialité, d'une intention divine ». On conçoit dès lors que l'ensemble du système puisse se lire comme une réplique à Madame de Staël : Bonald entend non pas invalider, mais bel et bien repenser la notion de perfectibilité en la définissant comme la « progressive accession à la pleine nature sociale et civilisationnelle programmée dès l'origine ». La mention de « l'origine » (comme celle de « l'intention divine ») n'est bien sûr pas anodine. Qu'il s'agisse de sa mise en histoire ou de sa définition théorique, la littérature est de fait systématiquement enrôlée dans le combat mortel livré aux théories philosophiques suspectes de matérialisme. La solidarité de la plume et du goupillon est si fortement proclamée qu'elle confère parfois à ces écrits une dimension obscurantiste que la sophistication argumentative ne fait pas oublier. C'est le cas, par exemple, dans cette sortie de 1811 contre les ouvrages « qu'il faudrait empêcher de naître, ou faire mourir, et condamner pour l'exemple au dernier supplice ». En 1796, dans sa *Théorie du pouvoir politique et religieux*, Bonald se disait déjà prêt à « tout sacrifier » du patrimoine littéraire national si la sauvegarde de la société l'exigeait.

En rendant disponibles des textes jusque-là peu commodément accessibles, cette initiative éditoriale n'a rien d'une démarche étroitement érudite. Par ses questionnements, par ses réponses même les plus outrancières, la pensée littéraire de Bonald permet en effet d'alimenter la réflexion collective actuelle sur l'histoire de l'idée même de littérature. Ce volume enrichit de pièces non négligeables au moins deux dossiers, distincts mais complémentaires, des études littéraires. Le premier relève de l'historiographie culturelle de la France. Comme Fiévée ou Chateaubriand, Bonald promeut une vision très contrastée des deux siècles immédiatement antérieurs. Parmi bien d'autres, les observations développées en marge de certains concours académiques (en particulier les « Réflexions sur les questions de l'indépendance des gens de lettres, et de l'influence du théâtre sur les mœurs et le goût » de 1805 et, deux ans plus tard, « Du Tableau littéraire de la France au XVIII^e siècle, proposé pour sujet du prix d'éloquence par la seconde classe de l'Institut ») accréditent la thèse d'une incompatibilité essentielle entre les héritages respectifs du « siècle de Louis XIV » et du XVIII^e siècle. Motivée par des considérations évidemment doctrinales, cette représentation clivée a eu des conséquences massives sur la définition même de la littérature comme instance patrimoniale (donc comme identifiant partiel de la nation), puisqu'elle a influé en profondeur sur le contenu et l'orientation des palmarès nationaux. L'élection du « siècle de Louis XIV » (lui-même produit d'une lecture extrêmement sélective du XVII^e siècle) au rang de période littéraire par excellence a eu pour corollaire l'assimilation répulsive des Lumières au règne

dévastateur des sciences de la matière. Simplifications tendancieuses, assurément, mais dont l'efficacité polémique fut longtemps redoutable. Sensible dans la plupart des articles ici reproduits, cette opération historiographique donne la mesure du rejet des Lumières qui soutendra une partie des discours patrimoniaux sur la littérature au XIX^e siècle. Elle renforce cette « fonction activement réactionnaire » (Alain Vaillant, *L'Histoire littéraire*, Paris, Armand Colin, coll. U, 2010, p. 58) parfois conférée à l'histoire littéraire et dont bien des aspects restent à étudier. Pour ne donner qu'un exemple, rappelons que ces questions historiographiques s'avèrent souvent indissociables de considérations plus largement épistémologiques. Telle est justement la deuxième piste que ce volume aide à explorer. Car en déclinant sur un plan historique sa théorie des relations « disciplinaires », le système bonaldien rend visibles certains soubassements idéologiques de la séparation des lettres et des sciences (mais également de la thèse de leur incompatibilité). La question des relations entre littérature et science, aujourd'hui au cœur de nombreux travaux individuels et collectifs, trouve donc ici un éclairage précieux. On regrettera peut-être que les éditeurs n'aient pas retenu le court texte présent dans les *Mélanges* de 1819 sous le titre « Sur la guerre des sciences et des lettres », article souvent mis à contribution par les historiens des disciplines, et dont le titre même connut un grand succès sans que ses présupposés aient toujours été examinés. Le volume contient cependant une contribution de 1807 autrement plus substantielle où se concentre l'essentiel de l'argumentation bonaldienne sur cette question. Au total, voici donc un ouvrage très utile qui rendra service à tous les historiens de la littérature soucieux d'une approche réflexive de leur discipline.

Stéphane Zékian